La nasalisation spontanée dans les dialectes de la plaine vaudoise et fribourgeoise : conditions et extension du phénomène

Autor(en): **Burger, Michel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **28 (1964)**

Heft 111-112

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-399346

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA NASALISATION SPONTANÉE DANS LES DIALECTES DE LA PLAINE VAUDOISE ET FRIBOURGEOISE : *CONDITIONS ET EXTENSION DU PHÉNOMÈNE* [1]

« Le phénomène de nasalisation, que nous rencontrons à chaque instant sur notre chemin », écrit Duraffour dans ses *Phénomènes généraux* [2]. C'est bien à celui qui a renouvelé les études de phonétique francoprovençale que revient le mérite d'avoir formulé une explication générale d'un phénomène qui apparaît en plusieurs points du domaine francoprovençal. Mais si l'ampleur du domaine sur lequel s'exerçaient les analyses de Duraffour présentait pour lui un avantage dont il a su tirer un brillant parti, il est naturel que le manque de matériaux à sa disposition pour telle ou telle région nous invite à préciser ou à placer dans une perspective différente certains des problèmes qu'il a traités.

C'est le cas, me semble-t-il, pour les pages qu'il a consacrées à la nasalisation spontanée de la plaine fribourgeoise, région pour laquelle il ne disposait que de quelques relevés personnels [3] et d'un texte de Villargiroud [4].

Dans le canton de Fribourg, à l'exception de la région de Sugiez, au nord-ouest du lac de Morat, les anciennes diphtongues *ei* [5], et

1. Communication présentée au Xe Congrès de Linguistique et Philologie romanes, à Strasbourg, avril 1962.

2. A. Duraffour, *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes francoprovençaux d'après le parler de Vaux-en-Bugey (Ain)*, Institut phonétique de Grenoble, 1932, p. 147.

3. *Phénomènes généraux*, p. 70 et 74.

4. Publié dans le *Bulletin du Glossaire des Patois de la Suisse romande*, IV (1905), p. 25-27. Il n'a pas remarqué le point 43 (Murist) des *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* de Gauchat, Jeanjaquet et Tappolet, cf. *Phénomènes généraux*, p. 74.

5. Provenant en bonne partie des toniques ĕ, ē et ĭ qui se sont confondues dans cette région, voir H. Hafner, *Grundzüge einer Lautlehre des Altfrankoprovenzalischen*, vol. 52 des *Romanica Helvetica*, Berne, 1955, p. 27 et 30.

ou [1] ont abouti à un double résultat suivant qu'elles se trouvaient dans des mots en position tonique ou en position proclitique. Ce double résultat ressort des exemples suivants que j'emprunte aux *Relevés phonétiques de 386 localités de la Suisse romande et des régions limitrophes* [2] :

Barberêche (district du lac de Morat) : *vā* « tu veux, il veut », mais *vòu tu?* « veux-tu ? »
Saint-Aubin (district de la Broye) : *vā*, mais *vòu ṣu?*
Grolley (district de la Sarine) : *vāò* → *vā*, mais *vòu ṣu?*
Rue (district de la Glâne) : *vā*, mais *vòu ṣu?*
De même :
Saint-Aubin : *mā* « mois », mais *mèi* (dans *mois d'août*, etc.).
Grolley : *trā* « trois », mais *trèi* (suivi d'un substantif), etc.

Une évolution semblable se manifeste dans les régions du canton de Vaud à l'ouest du canton de Fribourg :

Montet (district d'Avenches) : *vāò*, mais *vòu tu?*
Sassel (district de Payerne) : *vå*, mais *vòu tu?*
Essertine (district d'Échallens) : *våu*, mais *vòu tè?*
Cully (Lavaux) : *vå*, mais *vòu pa* « il ne veut pas ».

« Trois » y apparaît également sous deux formes suivant qu'il est tonique ou proclitique (suivi d'un substantif) :

Sassel : *trā*, mais *trèi*
Essertine : *trā*, mais *tréi*
Cully : *trā*, mais *tréi*, etc.

On constate donc que, sous l'accent, le premier élément des deux anciennes diphtongues descendantes *ei* et *ou* s'est ouvert et que le second a eu tendance à s'amuïr : *ei* > *ęi* > *ą̄i* > *ą̄ė* > *ā*, etc. ; *ou* > *ǫu* > *ą̄u* > *ą̄ò* > *ā*, etc. [3]. L'emploi en proclise, par contre, s'est révélé conservateur :

1. Résultat convergent des toniques latines ŏ, ō et ŭ, cf. H. Hafner, *Grundzüge...*, p. 46 et 52.

2. Manuscrit du Bureau du Glossaire des Patois de la Suisse romande. Ces relevés ont été effectués entre 1899 et 1903 par Gauchat (Fribourg) et Tappolet (Vaud), cf. Gauchat-Jeanjaquet, *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, t. II, nº 1099.

3. Dans une grande partie de la plaine fribourgeoise, les anciennes diphtongues *ei* et *ou* se sont confondues en *à*, ce qui n'apparaît pas clairement dans les *Tableaux phonétiques*, qui, à part Avry-sur-Matran, ne présentent des relevés que pour des localités en

ei dans toute la plaine fribourgeoise et vaudoise avoisinante apparaît sous la forme *èi*, parfois *éi*, rarement *ai* ; *ou* sous la forme *òu*, parfois *au*, *ao*. Si dans le détail les réalisations présentent de nombreuses variétés, la divergence est nette : tendance à la monophtongaison et ouverture en position tonique, maintien des anciennes diphtongues en position proclitique [1].

C'est à l'intérieur de cette zone que les diphtongues atones ou proclitiques *èi* et *òu* ont eu tendance à se nasaliser.

Dans les *Relevés phonétiques* manuscrits, Tappolet a par exemple noté à Puidoux : *lèi̯ta* « petit lait » < lactata ; à Écoteaux : *õ* « au », *èĩ* « aux » ; à Maracon : *hõu* « ces » (cf. *Glossaire des patois de la Suisse romande*, t. III, p. 184, article *celour*), *vã* « il veut », mais *nè võ pa* « il ne veut pas ». Gauchat de son côté y a relevé dans la plaine fribourgeoise : à Lussy :

bordure de la zone en question (cf. toutefois les colonnes 108 et 286, 347 et 313). Dans Vaud et la région d'Estavayer, les aboutissants toniques des anciennes diphtongues *ei* et *ou* ne se sont généralement pas confondus, voir les listes ci-dessus.

1. Odin, *Phonologie des patois du canton de Vaud*, 1886, p. 32, avait déjà signalé des alternances de cette nature dans la région de Blonay.

Sporadiquement, les diphtongues protoniques se sont monophtonguées, par exemple dans une partie de la Veveyse fribourgeoise ; à Joux et Granges-de-Vesin si l'on en croit les correspondants du *Glossaire* ; à Chenens, d'après Duraffour, *Phénomènes généraux*, p. 70.

Plus on s'avance vers l'ouest dans la plaine vaudoise, plus ce système de variantes est difficile à reconnaître : d'une part les différences deviennent de plus en plus ténues, d'autre part le *Glossaire* manque de matériaux phonétiques sur ce point et il serait vain de vouloir en recueillir actuellement : les derniers patoisants se sont éteints dans la première partie de ce siècle. Les limites ouest du phénomène figurant sur la carte ci-jointe sont donc à prendre avec réserve. Voir des indications précises pour la région de Sottens dans Jaquenod, *Essai sur le verbe dans le patois de Sottens*, 1931, p. 9 et suiv.

En Gruyère, les anciennes diphtongues *ei* et *ou* ont également abouti à un système de variantes toniques/proclitiques, mais dans ce dernier cas, c'est le second élément atone de la diphtongue qui a triomphé : *bè* « bois » contre *bi på* < **bèi på* « ne bois pas » ; *i pa* « il peut » contre *i pu på* < **i pòu på* « il ne peut pas », cf. l'article novateur de Gauchat, auquel la présente étude doit beaucoup, *Unité phonétique dans le patois d'une commune* [Charmey], dans *Aus romanischen Sprachen und Literaturen* (Festschrift H. Morf), Halle, 1905, p. 199 s.

Dans le même article, p. 196, Gauchat a reconnu à Dompierre jusqu'à trois résultats des deux anciennes diphtongues : « 1) *èy*, *òw* lorsque la formule ne porte aucun accent ; 2) *ay*, *aw* sous un accent secondaire ; 3) $\bar{a}_e$, $\bar{a}_o$, avec des $_e$ $_o$ à peine perceptibles, sous un accent fort ». Ce système, qui ne ressort pas très clairement des *Tableaux phonétiques* (point 42, Dompierre), ressemble fort à la situation des diphtongues de Lourtier, telle que l'a décrite G. Bjerrome, *Le patois de Bagnes (Valais)*, *Romanica Gothoburgensia*, VI, Stockholm, 1957, p. 32.

tsò̃udą̄r « chaudière »; à Belfaux : *ɛò̃utą̄* « sauter »; à Grolley : *ɛ̀ĩdi* « aider »; à Surpierre : *fõ̃tsi* « manche de faux » < falcariu, etc.

La liste d'exemples suivante illustrera le phénomène. Ils proviennent de deux localités fribourgeoises où j'ai fait les enquêtes les plus poussées, Magnedens sur la rive droite de la Glâne et Cottens sur la rive gauche (abrégés M et C).

I. En position atone dans le mot.

drą̃ĩti « droitier », cf. *drā* « droit » M
tsõ̃dɛ̃yi « faire chaud », type *chaudoyer*, cf. 3e p. *tsõ̃dą̄yè* C
ɛ̀ĩdi « aider », cf. 3e p. *ą̄dè* M
aɛ̀ĩdą̄ « aide », type *aideur* M
tsăsaɛ̀ĩrų « feu des brandons » (suffixe -ariolu) M
çɛ̃ri « éclairer » C
pwɛ̃ji « puiser », cf. 3e p. *i pwą̄jè* C
krɛ̃ji « croiser », cf. 3e p. *krą̄jè* C
krɛ̀ĩjõ̃ « croisillon » M
vòò̃dą̄ « sorcier » M
ɛõ̃tõ̃ « sauter » C
ò̃ujõ̃ « user » M

II. En position proclitique dans la phrase.

1) *Outils grammaticaux.*

dõ̃, dò̃ò̃, dò̃ũ « du », *õ̃, ò̃ò̃, ò̃ũ* « au » M; *dõ̃, õ̃* C
dɛ̃, daɛ̃, dɛ̀ĩ « des », *ɛ̃, aɛ̃, ɛ̀ĩ* « aux » M et C
yè, lɛ̃iy avɛ̃ĩ pu de ròjõ̃ « hier, il y avait peu de rosée » M
avwɛ̃ li « avec lui », cf. *vɛ̃ avwą̄* « viens avec » C
dèraɛ̃è lej ǫlè « derrière les ailes » M
nɛ̃d é toparɛ̃ trè « j'en ai cependant trois » C
lõ̃ dų « je leur dis », cf. *vèr lą̄* « vers eux » C
ɛtõ̃ ɛé « ceux-ci », type *cestour* + *çà*, cf. *ɛtą̄ɛè* « ceux-ci », type *cestour* + *ci* M
l é jõ̃ là fą̄vrà « j'ai eu la fièvre » M
ɛtiy ã lèy a jõ̃ prò̃ũ de frètè « cette année il y a eu beaucoup de fruits » M

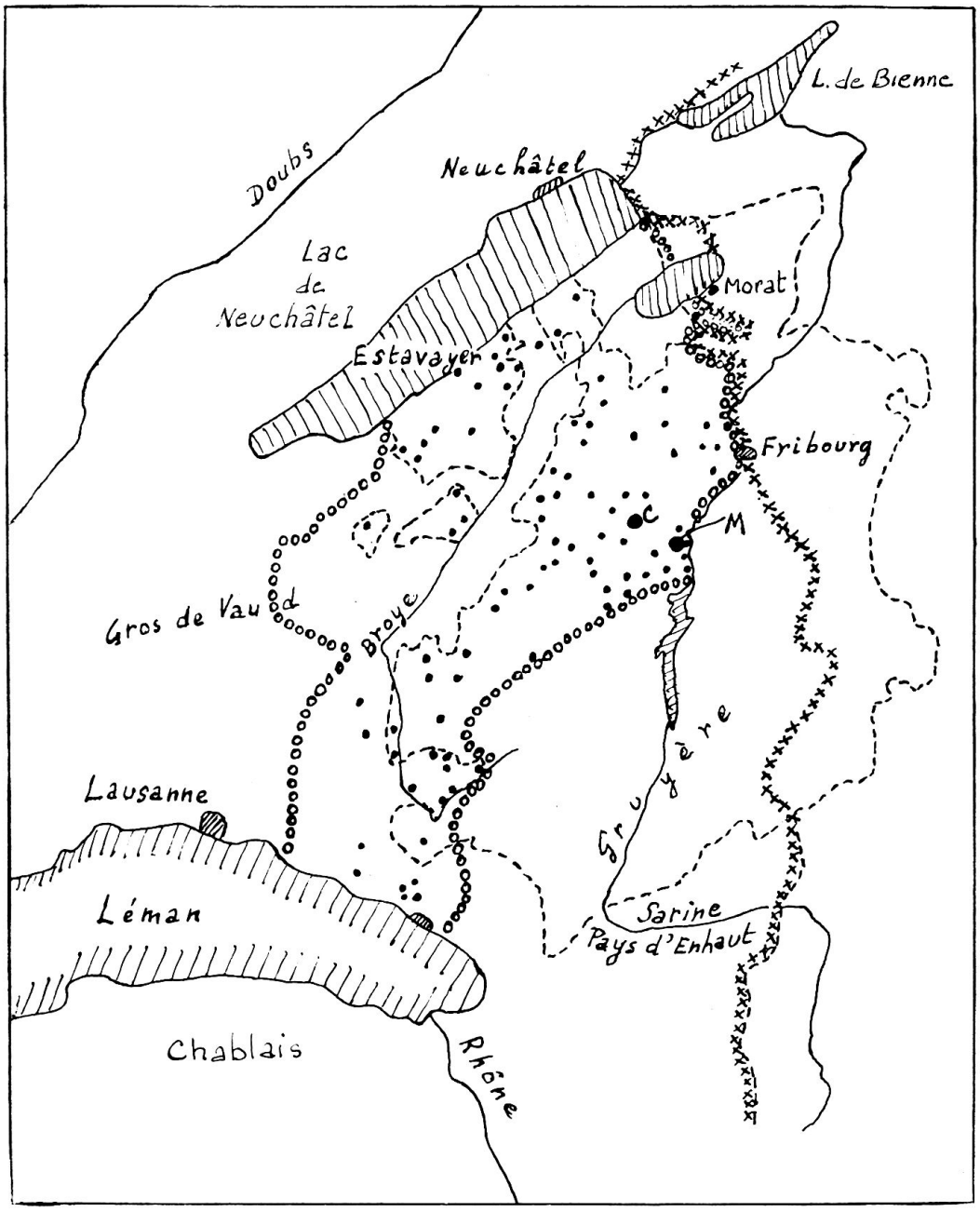
2) *Mots indépendants.*

dẽi pẽ nạ « des cheveux noirs », cf. *dẽi bi pạ* « de beaux cheveux » Ç
Frãṣẽi Mõna « François M. », cf. *nuĉrõ Frãṣạ* « notre François M
õu vẽi là lụnà « on voit la lune » M
i bẽvu prạ « je bois beaucoup », cf. *i bạvu* « je bois » C
ɛavẽ lu tsɛmẽ pèr kạ « savoir le chemin par cœur », cf. *ɛavạ* « savoir » C
fajãè frạ « il faisait froid » M
pwòrẽi ḍòrà nèvatsị « il pourrait bientôt neiger » M
l è tsèjãè ɛu lu kụ « il est tombé sur le derrière », cf. *l è tsèjạ* « il est tombé » M
va pè lu drẽ tsɛmẽ! « parle franchement ! » C
rẽi k apọ « rave qui append, consoude, *symphytum officinale* » M
nõ tsèrụ « neuf charrues », cf. *nẽd é nạ* « j'en ai neuf » C
õ bõ tsọ̈ĉru « un bœuf coupé », cf. *lu bạ* M et C
dèdzõ kè vẹ « jeudi prochain », cf. *vịnu dèdzạ* « je viens jeudi » C
la ĉyõ [fleur] *gọ̈ĉa* « la crème fouettée », cf. *la ĉyạ* « la crème » C
õ mòtɛõ bạ̃ « un mouchoir blanc », cf. *lu mɯ̀òtɛạ* « le mouchoir » M
i kwẽ dẽj ạ « il cuit des œufs » C
pwẽjè dè l ịvwè õ pwạ « il puise de l'eau au puits », cf. *i pwạjè* « il puise » C
la krẽ bạ̃tsè « la Croix blanche, cabaret », cf. *la krạ* « la croix » C

La différence entre formes accentuées et formes atones ou proclitiques des anciennes diphtongues *ei* et *ou* est bien établie : les premières se sont ouvertes et monophtonguées, les secondes se sont nasalisées sous la forme *ẽ*, *aẽi*, *aẽ*, *ẽi* d'une part, *õ*, *õu*, *òõ* d'autre part [1].

Cette tendance à la nasalisation des diphtongues atones se manifeste dans une aire étendue comprenant la majeure partie de la plaine fribourgeoise, la Broye fribourgeoise et vaudoise, jusqu'aux environs de Vevey (voir la carte). Il faut toutefois souligner que cette tendance se réalise de façon irrégulière selon les endroits. Les sujets que j'ai interrogés à Cottens nasalisent pour ainsi dire sans exception les diphtongues atones. A Autavaux, par contre, les cas de nasalisation sont extrêmement

1. Mêmes variations, souvent très difficiles à saisir, dans les résultats des nasales héritées : M *aẽṣaẹ̃bu* « ensemble », *dèmaẹ̃idzè* « dimanche », *ɛãi* ou *ɛẽ* « sans », *dòõdzèrạ* « dangereux », *ọ̃udzè* « onze », etc.



××××××× limites des langues française et allemande.

oooooo zone où les anciennes diphtongues se maintiennent en position proclitique ou atone et tendent à se monophtonguer en position tonique.

• localités où la nasalisation des diphtongues proclitiques ou atones est attestée

rares [1]. Des deux personnes interrogées à Murist par Jeanjaquet et Gauchat en vue des *Tableaux phonétiques* (point 43), la plus jeune a une tendance beaucoup plus prononcée à nasaliser que sa mère :

Col. 14-16. *lèy ăvè pu dẹ̀ rŏ̀zå̄*, la jeune *ăvẽ*.
54. *la kråijă* Jeanjaquet, *lå krèyją̄* Gauchat, la jeune *krẽi-*
114. *faótsi* Jeanjaquet, *fòwtsĭ* Gauchat, la jeune *fõtsi*, etc.

A Magnedens, où j'ai fait un séjour de deux semaines en 1954, mon principal témoin nasalise les deux diphtongues atones dans une proportion d'environ 90 °/₀ des cas [2]. Il m'a donné entre autres : *l a dèi fạtè prèvòọ̃ndè* « il a des poches profondes, il prend plus que son dû ». *Dèkuti avwè(i) lu pịṇu* « démêler les cheveux avec le peigne », suivi de l'exemple : *lej ẽifã lụlòõ ɛòvã kã lõ dèkụtõ le pã avwẽ lu pịṇu* « les enfants crient souvent quand on leur démêle les cheveux avec le peigne ». J'ai souvent noté également une nasalisation très faible, dont je doutais si elle était le produit de mon imagination ou une réalité : *hõu pã ɛõ ɛèvã ẽibwèlọ̀* « ces cheveux sont souvent emmêlés ». Mon sujet m'a donné trois formes pour la consoude : une forme spontanée, *rẽi k apọ̃*; puis, en répétant à ma demande, *råi k apọ̃*; enfin, une forme légèrement nasalisée dans cet exemple non extorqué : *le bune fẹ̀ne bètọ̃vã kòṭe kụ dè la rẽi k apọ̃ ɛu lu buriyõ dè l ãeifą̃* « les sages-femmes appliquaient parfois de la consoude sur le nombril du nouveau-né ».

Il faut d'ailleurs tenir compte d'une tendance inverse des patois en question, la dénasalisation des nasales d'origine. J'ai relevé à Magnedens les exemples suivants : *trèitɛạ* « planche à hacher la viande, type *tranchoir* », *aiçẹ̀nu* « enclume », *aifẹ̀* « enfer », *èi* « en » ; *ɛòu* « son », *prą̄yòu* « ils prient ». Le même témoin a prononcé « automne », ancien fribourgeois *outon* [3], de quatre manières différentes : *òutọ̃*, *òõtọ̃*, *õtọ̀u*, *òutọ̀*. On voit par cet exemple combien la nasalisation est une tendance soumise à des tiraillements contradictoires.

1. Cf. *Dialectes suisses. Disques et textes explicatifs édités par les Archives phonographiques de l'Université de Zurich*, II, Patois suisses romands, fasc. 1, Frauenfeld, 1959 (Autavaux et l'Etivaz) publié par O. Keller † et E. Schüle, p. 6.

2. Notons que dans les textes qu'il écrit lui-même, il note sans exception les diphtongues atones par *in* et *on*, ce qui est également le cas des correspondants du *Glossaire* pour Villargiroud et Romont.

3. C'est-à-dire *outọ̃*; cf. *Glossaire des Patois de la Suisse romande*, t. II, p. 120.

Parmi les mots indépendants, ce sont, comme il est naturel, les outils grammaticaux, articles, pronoms, etc., qui sont en premier lieu susceptibles d'apparaître sous une forme nasalisée. Les substantifs, eux, ont tendance à conserver leur forme tonique quelle que soit leur position dans la phrase. Ainsi des monosyllabes comme *mā* « miel », *ā* « œuf », *pwā* « puits », *dā* « doigt », *nā* « neige », ou des dissyllabes comme *vāru* « verre », *ạ̄rà* « heure », *pạ̄dzu* « pouce » ne se sont-ils jamais présentés sous la forme proclitique dans mes relevés. Mais la liste est aussi longue des substantifs présentant la double forme tonique et proclitique, comme *bā/bȭ* « bœuf », *krā/krẽ̄* « croix », *pā/pẽ̄* « pois » et « cheveu », *dèdzạ̄/dèdzȭ* « jeudi », etc.

S'il est facile de comprendre pourquoi des mots comme *mā, nā, dā* ou *pādzu* se présentent toujours sous la forme tonique — on ne dit guère en patois *du miel doux, de la neige blanche, un doigt, un pouce malade*, il est plus étonnant de constater la différence de traitement entre C *un ār è dmi* « une heure et demie » et *dèdzȭ kè vẽ̄* « jeudi prochain » ou entre M *õ̃n ā krụ* « un œuf cru » et *dẽ̃i pẽ̄ ɛè* « des pois secs ». Dans l'ensemble, pourtant, les formes toniques et les formes proclitiques apparaissent dans un désordre qui s'explique par le jeu très subtil des accents de phrase, principaux ou secondaires, où le débit et la psychologie du sujet parlant sont la plupart du temps déterminants.

Ainsi mon excellent témoin de Magnedens, Denis Pittet, m'a donné à cinq minutes d'intervalle ces deux exemples :

il a fā õ̃na pèrdă « il a fait une perte ».
hă fiyètă l ă fãe ɛa prẽ̃yire « cette fillette a fait sa prière ».

Dans le premier cas, il a fait un léger arrêt sur *fā* pour réfléchir à la suite, d'où la forme tonique. Même alternance dans :

ɛtiy ạ̄, lèy a jā õ̃u mă̆ɛ dè prètèră « cette année, il y a eu énormément de pommes de terre ».
ɛti ạ̄, lèy a jȭ prȭ dè prètèra « cette année, il y a eu beaucoup de pommes de terre ».
l ă jȭ lu ɛā dzèvrọ̀(u) « il a eu un coup de sang ».

Dans le premier exemple, le témoin s'est arrêté sur *jā* comme si la phrase était terminée ou qu'il ne trouvait pas ses mots.

Ailleurs il me donne spontanément deux variantes :

ɛi lãeçụ l è mèyõ (ou *mèyā*) *ṭè l ọ́tru* « ce drap de lit est meilleur que cet autre ».
pu prãõ (ou *prā*) *atą̃ndr* « je peux bien attendre ».
l è tsèjãẽ (ou *tsèjā*) *ɛu lu kụ* « il est tombé sur le derrière ».

Il est pourtant significatif que la variante atone m'ait toujours été donnée la première. La forme tonique de ces trois exemples doit résulter d'une « réflexion » du sujet : il m'aura donné comme par scrupule les variantes toniques que j'aurais obtenues si j'avais demandé ces mots isolément.

Enfin, à la question « le chat a le poil blanc », j'ai relevé : *lu tsą̆ l a lu pãe ḇą̃* et mon sujet a ajouté : « on entend parfois *pā,* mais c'est une forme moins belle ».

A Cottens, où mes sujets répondaient avec moins de « scrupules », les résultats présentent les mêmes hésitations entre formes toniques et formes proclitiques. *ɛavą̄* « savoir » prend la forme proclitique *ɛavẽ* dans les exemples suivants :

ɛavẽ alọ̀ ẽ kòtã lèj è « savoir marcher en fermant les yeux ».
ɛavẽ lu tsèmẽ pèr ką̄ « savoir le chemin par cœur ».

Bārė « boire » au contraire reste inchangé dans : *bār trè vą̄ru* « boire trois verres », *bą̄vu õ vą̄ru dè vẹ̃* « je bois un verre de vin ». Mais la nasalisation s'observe dans : *i bẽvu prą̄* « je bois beaucoup », *bẽ dè l ịvwè tą̄dė* « il boit de l'eau tiède ». Cf. *i pwą̄jè* « il puise » contre *pwẽjè dè l ịvwè õ pwą̄* « il puise de l'eau au puits » ; (*i*) *krą̄jè* « il croise » contre *krẽjè le brẹ́* « il croise les bras ». Mais (*i*) *ą̄jõ* « ils usent » (6e p. de *õjọ̀*) se maintient dans : *ą̄jõ lõj òyõ* « ils usent leurs habits ».

Comme *boire, kwą̄rė* « cuire » reste inchangé dans : *kwą̄rė dẽj ą̄* « cuire des œufs », tandis que j'ai obtenu : *i kwẽ dẽj ą̄* « il cuit des œufs ».

Ces exemples pourraient être multipliés. Ils sont suffisants pour montrer que les anciennes diphtongues *ei* et *ou* ont tendance à prendre la forme proclitique, nasalisée ou non, chaque fois que le mot indépendant n'est pas frappé dans la phrase par un accent principal ou par un accent secondaire suffisamment insistant. Que certains mots échappent curieusement à cette tendance n'infirme pas ce qui précède.

Cette particularité des patois de la plaine fribourgeoise et de la Broye

vaudoise et fribourgeoise présente bien des analogies avec celle étudiée par Gauchat à Charmey en Gruyère [1] où le deuxième élément des anciennes diphtongues *ei* et *ou* a triomphé en position proclitique : *avẹ* « avoir » mais *avi fą̃* « avoir faim » ; *nā* « neuf », mais *nu fẹ̃ne* « neuf femmes ». Mais je ne saurais suivre Gauchat dans l'étude qu'il a consacrée au patois de cette localité lorsqu'il considère que les formes proclitiques ne naissent qu'immédiatement devant l'accent : *avi fą̃, nu fẹ̃ne,* et que dans *avi paçẹ̃sẹ* « avoir patience », *avi* serait analogique ; p. 200 : « j'ai pourtant noté accidentellement *i uje to fére = il ose tout faire, avi du korådzo = avoir du courage.* Ces formes s'expliquent certainement par l'analogie : *avi fã* (*avoir faim*) fait naître *avi paçẹ̃sẹ* (*avoir patience*) et enfin *avi du korådzo.* Le Charmeysan finit par employer *avi,* etc., toutes les fois que le verbe est placé devant l'accent ». En faisant appel à l'analogie, Gauchat, qui exprimait des vues très neuves sur des phénomènes alors mal connus, me semble avoir cédé au besoin de formuler des règles strictes alors que ces variations syntactiques apparaissent étroitement liées au débit et à la psychologie du sujet parlant.

Il est clair que plus le mot susceptible d'une double évolution, tonique ou proclitique, se trouve proche d'un fort accent de phrase, plus il aura tendance à prendre la forme proclitique. Ainsi s'explique le double traitement de « je bois » dans : *bą̄vu õ vą̄ru* « je bois un verre » et *i bẽ̄vu prą̄* « je bois beaucoup ». On constate également que certains mots ne prennent la forme proclitique que dans un syntagme figé : *bā* garde toujours sa forme tonique sauf dans la formule *bõ tsộcru* « bœuf coupé » (M et C). Le volume du mot joue aussi un rôle non négligeable : *kwą̄rė* « cuire » se maintient dans *kwą̄rė dẽ̄j ą̄* « cuire des œufs » tandis que *kwā* « il cuit » devient *kwẽ̄ dẽ̄j ą̄* « il cuit des œufs » (C). Pour qu'un mot apparaisse sous la forme protonique, nasalisée ou non, il suffit qu'il ne soit frappé d'aucun accent secondaire à l'intérieur d'un groupe respiratoire. Quand on dit à C *nõ tsaṣaṇị* « neuf châtaigniers » ou *nõ tsèrụ* « neuf charrues » aussi bien que *nõ bą̄* « neuf bœufs », c'est que dans les trois cas *nõ* est atone : l'analogie n'est pas en cause.

Ceci nous amène aux vues exprimées par Duraffour sur ce phénomène, *Phénomènes généraux,* p. 73 s. : « Une évolution singulière aussi est celle que nous avons pu également noter dans les diphtongues de Fribourg, en position proclitique : c'est le *prõ* d'Autigny opposé à *prą̃* accentué. La na-

1. *L'unité phonétique dans le patois d'une commune.*

salisation d'anciennes diphtongues ne se présente-t-elle en Suisse que dans le cas de proclise? Le fait est que, dans cette région — à laquelle elle me semble d'ailleurs limitée — je ne l'ai rencontrée que dans ce cas. Je l'ai relevée à Autigny, Chenens, Montagny : *dõ, õ* « au, au », *dẽ, ẽ* « des, ès »... L'*ALF* a enregistré au P. 40 : *mó õ bré* « mal au bras »..., *pwa̯rõ, -õz* « peureux, -euse »... Les *Tabl. phon.* ont laissé échapper le phénomène... Mais les matériaux du *Glossaire* sont venus les compléter, et ils donnent une documentation abondante pour Villargiroud, Fribourg, — qui peut être probablement considéré comme le centre d'une aire sans doute plus étendue autrefois...

« Un texte donné dans le *Bull. du Gloss.* (IV, 25 ss.) permet en effet de constater que, dans ce parler, la nasalisation a atteint aussi bien les anciennes diphtongues accentuées que celles qui se trouvaient en proclise, ou en position protonique : *õ* de *a͡u* dans *jõ* < habutu, ... *ẽ* de *a͡i* dans *krẽyu* « je crois » ... Cet état phonétique est assez exactement celui que nous connaîtrons plus tard dans le patois de Cuisiat (Ain). D'autre part, ces faits donnent une idée de la façon dont s'accomplissent les régressions : un traitement qui a été général n'est plus conservé dans certains parlers que par des mots non accentués, c'est-à-dire moins saillants dans le discours, d'autre part fossilisés par leur emploi constant comme « outils grammaticaux ».

Cet exposé appelle quelques remarques. La nasalisation des diphtongues se produit à Villargiroud dans les mêmes conditions que dans le reste de la plaine fribourgeoise. Toutes les anciennes diphtongues nasalisées dans le texte allégué par Duraffour se trouvent en position protonique ou dans des mots qui, dans la phrase, ne sont pas frappés d'un accent principal. « Je crois » se dit *krāyu* à Villargiroud comme à C ou à M. Dans le texte cité, le mot apparaît sous la forme *krẽyu* parce qu'il est suivi de *bẽ* sur lequel porte l'accent du groupe : *krẽyu bẽ* « je crois bien », comme on a vu à C *krẽjè le bré* « il croise les bras », *i bẽvu prą* « je dois beaucoup ». Les anciennes diphtongues *ei* et *ou* toniques apparaissent à Villargiroud comme ailleurs sous la forme *ā* : *nā* « noir », *grāṭą* « grandeur », etc. Il faut donc renoncer à l'idée que la nasalisation spontanée aurait été autrefois un phénomène plus général dans la plaine fribourgeoise et qu'il aurait affecté toutes les anciennes diphtongues, tant toniques [1] qu'atones.

1. Relevons toutefois que le fait se produit dans deux localités de la région d'Estavayer — région où la monophtongaison des anciennes diphtongues sous l'accent est

Il n'est pas non plus heureux d'assimiler les conditions dans lesquelles le phénomène de la nasalisation spontanée apparaît en « couètsou » d'une part, au point 40 de l'*ALF* d'autre part (Le Pont, dans la vallée de Joux). La nasalisation dans cette dernière région se produit essentiellement en position tonique [1], dans des conditions que je n'ai pas à décrire ici, mais qui se retrouvent dans de nombreux patois du Dauphiné, de l'Isère, de l'Ain et du Jura. Duraffour a expliqué de façon convaincante la nasalisation des diphtongues toniques, telle qu'il en a relevé par exemple aux Avenières (Isère), *nãẽ* « neige », *dãẽ* « doigt » : « La dépense d'air, très forte sur l'élément intense de la diphtongue, a amené, comme conséquence de la raréfaction dans la bouche, la chute automatique du voile du palais » (*Phénomènes généraux*, p. 75). Mais il est plus difficile de le suivre lorsqu'il ajoute : cette explication « doit-elle être retenue pour la Suisse [= Fribourg] ? Je le pense aussi, puisque les conditions d'accent et de dépense d'air ne diffèrent pas de ce qu'elles sont chez nous. On peut très raisonnablement songer à un « appel d'air » qui se serait produit lorsque les diphtongues *au*, *ai* ont été, par l'intensité subséquente, sollicitées vers *aũ*, *aĩ* : c'est le premier élément qui s'est nasalisé alors, et il a gagné de là toute la diphtongue, subsistant naturellement dans la monophtongue ».

Formes ascendantes des diphtongues (*aũ*, *aĩ*) dont le premier élément se serait nasalisé par appel d'air dû à l'intensité subséquente, nasalisation gagnant de là toute la diphtongue, ces vues constituent un parallèle séduisant avec l'explication de la nasalisation des diphtongues accentuées, type *dãẽ* « doigt », mais elles manquent de points d'appui dans la réalité et les notations de Jeanjaquet dans les *Tableaux phonétiques* ne vont pas dans ce sens, cf. colonne 311 (point 43, Murist) : *laõ kèyzi* « se taire », 313 : *ṣaõ fẽnè* « ces femmes ».

Quelques passages de la récente mise au point de G. Straka sur les voyelles nasales éclaireront le problème [2] :

moins avancée que dans le centre du canton de Fribourg —, mais uniquement à partir d'un ancien *ą̃o*. Gauchat l'a noté comme particularité d'un témoin à Lully : *lã* « loup », *dòlą̃* « douleur ». Le correspondant du *Glossaire* à Montbrelloz écrit *servetan* « serviteur », forme qui se retrouve dans un texte des environs d'Estavayer recueilli dans le Glossaire de Bridel, cf. ci-dessous, p. 303.

1. *Tableaux phonétiques*, point 5, colonnes 3, 38, 51, etc.

2. *Remarques sur les voyelles nasales, leur origine et leur évolution en français*, *Rev. ling. rom.*, t. XIX (1955), p. 245 ss.

« Du point de vue articulatoire, ces voyelles exigent l'abaissement du voile du palais ... Les voyelles nasales ne sont donc pas des articulations uniquement nasales, mais bucco-nasales. Elles s'articulent en fait, comme les voyelles orales, dans la cavité buccale, et cette articulation est seulement accompagnée d'une résonance nasale qui ne varie guère et qui, par conséquent, ne permettrait pas de distinguer les différentes voyelles nasales... L'orifice labial n'est pas le même, il est rétréci pour les nasales par rapport aux voyelles orales » (p. 247).

« Étant donné que l'air phonatoire s'écoule à la fois par la bouche et par le nez, il en passe par le canal buccal moins que pour les voyelles orales et il s'ensuit une diminution de la pression d'air dans la cavité buccale; aussi les muscles articulatoires (dont ceux de la langue) réagissent-ils moins : ils se tendent moins, la langue elle-même s'abaisse et le résonateur buccal, moins tendu, augmente de volume » (p. 248).

Abaissement du voile du palais permettant à une certaine masse d'air de passer par le nez, rétrécissement de l'orifice buccal, relâchement des muscles articulatoires, tels sont les éléments qui rendent compte de la nasalisation en proclise dans la région étudiée. Le sobriquet par lequel les habitants de la Gruyère désignent les habitants de la plaine, les « couètso », c'est-à-dire « les lourds, les mous », s'il est fort contestable pour ce qui est de leur caractère, n'en contient pas moins une part de vérité quant à leur prononciation : l'articulation des voyelles gruériennes est beaucoup plus « claire » que celle des habitants du bas-pays [1]. Une prononciation lourde et molle des diphtongues *ei* et *ou* a ainsi abouti à la double évolution que l'on sait : en position protonique ou proclitique, par suite d'un relâchement articulatoire et d'un rétrécissement buccal (le deuxième élément de la diphtongue est plus fermé que le premier), le voile du palais s'abaisse plus ou moins et laisse passer une certaine quantité d'air par le nez, d'où une tendance de la diphtongue à se nasaliser; en position tonique, par suite de l'amuïssement du deuxième élément et de l'ouverture du premier, la diphtongue aboutit à la voyelle *ā*, voyelle qui exige le moins d'effort des organes.

Il est plus difficile de se prononcer sur la date où les anciennes diph-

1. La différence est plus sensible encore si l'on compare l'articulation des diphtongues de la plaine fribourgeoise avec celle du Valais central qui se situe très en arrière (*Tableaux phonétiques*, p. 164) : on sait qu'elles ont souvent donné naissance à un *k* « parasite », cf. Gerster, *Die Mundart von Montana*, 1927, p. 145 ss.

tongues *ei* et *ou* ont commencé leur double évolution vers une forme tonique se différenciant d'une forme proclitique, nasalisée ou non. On constate que dans sa traduction en patois de la Basse-Gruyère des Bucoliques de Virgile, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, Python [1] écrit *au* la diphtongue des mots accentués comme *laup* « loup », *bau* « taureau » aussi bien que celle des inaccentués comme *dau* « du », *laurs* « leur », etc. ; de même *meil* « miel » comme *deis* « des ». Dans le ranz des vaches gruérien édité en 1813 par Tarenne [2] il n'existe pas non plus de différences entre formes toniques et formes proclitiques, alors qu'elles sont parfaitement marquées dans toutes les chansons fribourgeoises réunies par Haefelin en 1879 [3]. On pourrait en conclure que les diphtongues en question ont commencé à diverger au début du XIXe siècle, mais cette conclusion reste peu assurée, les graphies de Python et de Tarenne pouvant être archaïsantes et ne pas représenter fidèlement la prononciation du temps.

De plus de poids me semble être le fait que tant dans le Gros de Vaud que dans le Pays d'Enhaut les diphtongues toniques et proclitiques étaient encore confondues au début de ce siècle [4] : le système de variantes de la plaine fribourgeoise et de la Broye se présente donc comme une innovation qui semble assez récente.

Quoi qu'il en soit, la première attestation de la nasalisation des diphtongues atones est fournie par un texte de la région d'Estavayer recueilli au milieu du XIXe siècle par Favrat pour illustrer le Glossaire de Bridel [5]. Peut-être est-ce également un fait significatif pour la chronologie que de constater que des deux témoins interrogés par Gauchat à Estavayer, l'un, né en 1824, ne nasalise pas les diphtongues atones, l'autre, né en 1861, prononce *dõ* « du », *tsõça* « chaussée », etc. [6]. Taverney note de même en 1905 pour Jongny (Vaud) : « *õ* « au », variante *au* : la prononciation de la diphtongue me paraît plus ancienne ; je l'entends surtout dans la bouche des très vieilles personnes [6]. »

1. Cf. Gauchat-Jeanjaquet, *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, t. I, n° 531.

2. *Recherches sur les Ranz des vaches ou sur les chansons pastorales des bergers de la Suisse*, Paris, 1813, p. 65 ss.

3. Haefelin, *Les patois romans du canton de Fribourg*, Leipzig, 1879, p. 130 ss.

4. *Tableaux phonétiques*, passim ; Keller-Schüle, *Dialectes suisses...*, *op. cit.*, p. 13.

5. Bridel, *Glossaire du Patois de la Suisse romande*, Mémoires et Documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, t. XXI, p. 449.

6. Matériaux manuscrits du *Glossaire*.

L'alternance entre formes toniques et formes proclitiques, quelle que soit l'époque à laquelle elle remonte, est suffisamment bien établie pour créer des formes analogiques. Jaberg a montré que la troisième personne du verbe « allaiter » est généralement analogique de l'infinitif [1]. En face d'un ancien *aleiti̯*, on doit supposer un analogique *alẹite* (au lieu du phonétique *alẹ́te*), qui aboutit normalement à *alą̄tè*. Je relève en effet à Magnedens et Cottens *alɛ̃ti̯*, 3e p. *alą̄tè* — cf. également *çɛ̃ri̯* « éclairer », 3e p. *çą̄rè* dans la plaine fribourgeoise [2] —, alors que *a* latin suivi d'une mouillure aboutit à *é* [3]. *Alɛ̃ti̯/alą̄tè*, *çɛ̃ri̯/çą̄rè* entrent ainsi dans l'alternance courante *ɛ̃* atone ou proclitique/*ą̄* tonique, cf. ci-dessus, p. 294. Il semble bien que c'est dans ce sens qu'il faut chercher l'explication de M *rą̄* « rave » < radīce, en face de *ré* « rayon » < radiu : le représentant de radīce n'étant employé qu'en position proclitique dans ce village [4], *rɛ̃i k apọ̃* « consoude », *rɛ̃i ròɛ̀tà* « carotte, litt. racine roussette », on a créé un *rą̄* « rave » à partir de la forme proclitique *rɛ̃i* selon l'alternance *ɛ̃/ą̄*.

Une autre création est plus intéressante par ses conséquences. Le latin illac survit dans les cantons de Vaud et de Fribourg sous la forme tonique *lé* « là, là-bas » : C *l è lé* « il est là-bas ». Mais il survit également sous une forme proclitique au sens du français « y » : C *fó lɛ̃ alọ̃* « il faut y aller ». Cette forme proclitique, qui correspond exactement au traitement du latin -lac- dans *alɛ̃ti̯* « allaiter », est attesté depuis le XVe siècle (sous une forme évidemment non nasalisée) : « on les *lei* dege portar », on les y doive porter [5]. Or, j'ai obtenu à Cottens en réponse à la question « vas-y » : *va lą̄*. Cette forme *lā* est confirmée par deux correspondants fribourgeois du *Glossaire*; celui de Prez-vers-Siviriez, tonique *lé* « là », proclitique *tè lɛ̃y ɔ̃dri på rẹ̀* « tu n'y retourneras pas », tonique *alą̊dè lą̄* « allez-y » et celui de Romont, tonique *lé* « là », proclitique *lɛ̃ i̯ẹ̀ vu̯?* « y êtes-vous? », tonique *alą̊dè lą̄* « allez-y ». Cette forme accentuée *lā* « y »

1. *Über die assoziativen Erscheinungen in der Verbalflexion einer südostfranzösischen Dialektgruppe*, Aarau, 1906, p. 21.

2. *Glossaire des Patois de la Suisse romande*, t. IV, p. 90.

3. Cf. Gauchat, *Le patois de Dompierre*, Halle, 1891, p. 16; B. Hasselrot, *Étude sur les dialectes d'Ollon et du district d'Aigle*, Uppsala, 1937, p. 61.

4. « racine » se dit *raṣẹ̀nà* < radīcīna.

5. Jeanjaquet, *Un document inédit du français dialectal de Fribourg au XVe siècle*, dans *Aus romanischen Sprachen und Literaturen* (Festschrift H. Morf), Halle, 1905, p. 291. Cf. le traitement parallèle de *çà*, *Glossaire des Patois de la Suisse romande*, t. III, p. 1.

ne saurait remonter en droite ligne au latin illac. Il ne fait guère de doute qu'elle est née à partir de la forme protonique, entraînée dans le sillage de l'alternance *ẽ/ã* pour rendre l'équivalent du français « y » en position tonique.

On sait d'autre part que les patois francoprovençaux de Suisse romande emploient la forme proclitique de *là* au sens de « lui » conjoint : C *fó laè èɛplikọ̃* « il faut lui expliquer ». Le fait est également attesté dès le XVe siècle : « à cuy que *ley* plait » [1]. Or, à côté de *fõ̀ ɛã̀ pòr lị* « fais cela pour lui », *avwẽ̀ lị* « avec lui », mes témoins de Cottens disent *di lu lą̃* « dis-le-lui », création remarquable, car elle avait contre elle tant l'existence de *li* « lui » que l'homonymie de *lã* « leur ». *Di lu lą̃* signifie en effet aussi bien « dis-le-lui » que « dis-le-leur » [2]. Cette création est d'ailleurs assez ancienne puisqu'on la retrouve dans le texte d'Estavayer qui figure dans le Glossaire de Bridel, p. 450 (cité ci-dessus, p. 303) : « Apportadé vitou sa premîre roba et betadè-la-*lâ*; betadè *lin* onna bagua à son dâ. »

Lausanne. Michel BURGER.

APPENDICE

Liste des localités où est attestée la nasalisation des diphtongues atones ou proclitiques (d'après les matériaux du *Glossaire*, Duraffour, *Phénomènes généraux*, p. 74 et mes propres relevés).

VAUD.

District de Vevey :
- Chardonne
- Corseaux
- Corsier
- Jongny

District de Cully :
- Chexbres
- Puidoux

District d'Oron :
- Bussigny
- Carrouge
- Chesalles
- Écoteaux
- Maracon
- Oron-Châtel
- Palézieux
- Rogivue
- Ropraz

District de Payerne :
- Grandcour

FRIBOURG.

District de la Veveyse :
- Attalens

District de la Glâne :
- Auboranges

1. Jeanjaquet, *op. cit.*, p. 291.

2. Cf. l'emploi très large de la particule *y* signalé à Genève, au XVIIe siècle, par Poulain de la Barre, *Essai des remarques particulières sur la langue françoise pour la ville de Genève*, Genève, 1691, p. 22 ss.

Billens
Châtonnaye
Chavannes-Orsonnens
Écublens
Fuyens
Hennens
Lussy
Macconnens
Middes
Mossel
Prez-vers-Siviriez
Romont
Siviriez
Torny-le-Grand
Ursy
Villargiroud
Villarimboud
Villarsiviriaux
Villaz-Saint-Pierre
Vuarmarens
Vuisternens

District de la Sarine :

Autigny
Belfaux
Chénens
Chésopelloz
Cormagens
Corpataux
Corserey
Cottens
Écuvillens
Farvagny-Petit
Givisiez
Grolley
Illens
Lentigny
Lossy
Lovens
Magnedens
Onnens
Ponthaux
Posat
Rossens
Rueyres-Saint-Laurent
Villarlod
Villars-sur-Glâne
Villarsel-Gibloux

District de la Broye :

Autavaux
Chapelle
Cousset
Delley
Dompierre
Estavayer
Forel
Grandsivaz
Léchelles
Mannens
Montagny-Monts
Montagny-Ville
Montborget
Montbrelloz
Morens
Murist
Praratoud
Rueyres-les-Prés
Seiry
Sévaz
Surpierre
Vallon
Vesin
Vounaise
Vuissens

District du Lac :

Courgevaux
Courtion